



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Portraits intimes du dix-huitième siècle

**Goncourt, Edmond de
Goncourt, Jules de**

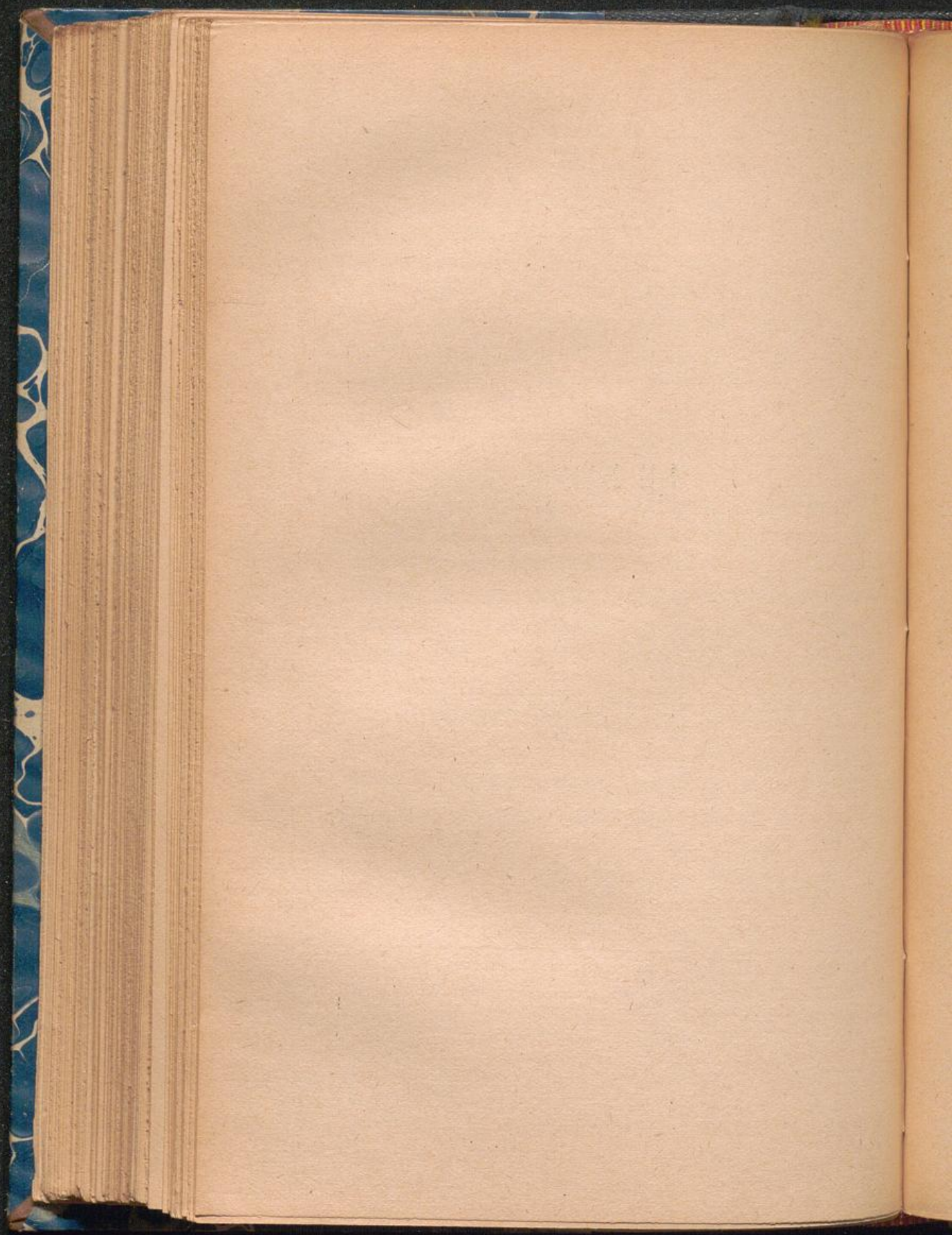
Paris, 1878

Le Bas

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

est
u-
de
est
le
l'a
s-
ne
est
re
r-
ui
pe
ie
s,
r:

LE BAS



LE BAS ⁽¹⁾

Le Bas était un graveur, brave homme, et de la bonne race des artistes du XVIII^e siècle.

Sans études, parfois liseurs, mais sans lettres, sans usages, sans manières, formés tout seuls, poussés naturellement à la volonté du hasard et de leur intelligence, ils avaient une façon de bon sens neuve, imprévue et libre, un tour d'idée natif, heureux et joyeux. Tout chez eux venait d'eux : leur fortune et leur esprit, un esprit auquel nul n'avait touché, et qu'ils n'empruntaient à rien ; un esprit rare et propre, loyal, franc, net, un esprit à la grâce de Dieu, de bonne foi et de bonne source, vivant et bien venu comme un enfant de campagne. Ils pensaient délibérément, à tous risques, ne sachant se taire ni mentir, sachant rire. Ils avaient été doués d'une belle humeur active, d'une imagination ironique et plaisante. Ils avaient reçu, naissants, le don de la co-

(1) D'après la notice manuscrite en tête de l'œuvre de Le Bas, Bibliothèque nationale, cabinet des estampes ; — et les notes manuscrites du catalogue de la vente de Le Bas, à nous appartenant.

médie des ateliers, le don de cette vengeance rieuse, lutine, enfantine et méchante — la *charge*, — cette drôlerie entre la niche et la farce, qu'on dirait inventée par Aristophane à l'école. Ils avaient été armés de gaieté. Venus de bas, de rien, du peuple, montés dans un monde de noblesse et ne s'oubliant pas, ils gardaient et défendaient avec la gaieté l'orgueil de leur pauvre naissance. Ils sauvaient leur dignité en portant leur liberté partout, en prenant partout leur franc juger, leur franc parler et leur franc moquer, moquerie fière et haute, avec laquelle, affranchis de la roture, les parvenus du talent apprenaient l'égalité aux grands comme aux riches.

Ainsi d'autres. Ainsi Le Bas. Sa vie est pleine de ces leçons railleuses. Nul tableau ne sortant du cabinet de M. Blondel de Gagny, Le Bas gravait dans sa galerie l'*Enfant prodigue*, apportant de quoi manger et mangeant en travaillant. M. Blondel l'invite un jour d'avance à dîner, et le jour du dîner venu, oublie l'invitation. Le Bas, qui n'avait rien apporté, eut grand faim. Le lendemain, un essaim de garçons rôtisseurs, des corbeilles sur la tête, envahissent l'hôtel de M. Blondel. Ils franchissent la porte, le concierge, l'escalier, dressent une table dans la galerie, la couvrent d'argenterie et de mets, puis tous les marmitons de servir respectueusement M. Le Bas. Au bruit, M. Blondel accourt. Le Bas l'entretient, touche à deux ou trois plats d'une dent dédaigneuse, et dit de donner le reste au portier. M. Blondel comprend et s'excuse. Il renouvelle son invitation, de-

mandant d'avance pardon à Le Bas s'il ne le traitait point de si magnifique façon : « Je ne croyais pas que les graveurs fissent aussi bonne chère. — L'argent est fait pour circuler, — répond vivement Le Bas, — je travaille bien, je me nourris de même. Ce n'est point à un artiste qu'il convient de s'occuper du lendemain. Jamais embarrassé pour le moment lorsqu'il a du talent, il ne doit être jaloux de laisser après lui que sa gloire. Une ou deux estampes que je vends payent mon dîner. Je n'en vends jamais pour si peu dans un jour. Mes planches me restent, et j'en fais de nouvelles tous les jours. »

Le Bas était à Trianon dans l'appartement de la princesse de Montbazou. Les croisées étaient ouvertes sur un petit parterre, où le Dauphin, un dauphin d'un an, était promené par ses femmes. Le Bas grimaçant, enflant ses joues et frappant dessus, amusait l'enfant. Je ne sais qui lui fit observer que ses singeries étaient peu respectueuses. « On dit, Monseigneur, — fait Le Bas, — que je vous manque de respect parce que je vais vous faire rire. C'est Jacques-Philippe Le Bas, graveur, pensionnaire de votre aïeul dont il s'estime heureux d'avoir fait rire le petit-fils. »

Elle est de Le Bas encore cette charmante épigramme dite d'un si beau sérieux. Une dame de la cour l'avait pris pour donner du talent à son fils, lui recommandant de le ménager. Le Bas attendait ; venait enfin le jeune seigneur, qui, le plus souvent, ne paraissait que pour lui donner un cachet payé

fort cher. Le Bas se fait annoncer près de la dame par un laquais jeune et de mine intéressante : — « Madame, je viens vous prier de me permettre, quand monsieur votre fils ne sera pas en état ou en disposition de prendre sa leçon, de la montrer à ce jeune homme. Je ne perdrai point mon temps ni vous, Madame, votre argent; et comme votre domestique prendra leçon plus souvent que son maître, il profitera davantage et apprendra à votre fils ce que vous semblez désirer qu'il apprenne. »

Peu de réponses d'artistes égalent la noblesse d'une de ses réponses. Un grand seigneur lui avait prêté un tableau. La gravure faite, Le Bas sollicite la permission d'en faire hommage au propriétaire. Il est rapporté à Le Bas que le grand seigneur accepte, pourvu que la dédicace ne lui coûte rien. « Je ferai présent, — dit Le Bas, — à M.^{***} du droit de se dire protecteur des arts; et je lui donnerai mon estampe encadrée à ses armes avec une douzaine d'épreuves de ma planche pour lui servir de titres. »

Quoi de plus? Ne pardonnant guère aux caprices de la naissance et de la fortune, exigeant avec les grands seigneurs et ne leur passant rien, facile avec ses égaux, le cœur compatissant, la main aumônière pour le plus bas peuple, ignorant des fausses hontes, s'arrêtant dans la rue, magnifiquement habillé, pour s'informer d'un malheureux, de son état, de sa famille, de ses misères, ou étrenner sans besoin de pauvres et maigres étalages; impatient de la louange, dur aux flatteurs : — « Avez-vous besoin de moi? —

leur disait-il, — avez-vous quelque service ou quelque chose à me demander? » impitoyable pour les faux connaisseurs, auxquels il montrait ses estampes à rebours, la tête en bas, avec toutes sortes de longues et bouffonnes explications; répétant à tous qu'il était fils d'un perruquier, et s'il critiquait une perruque ou un accommodage, ne manquant pas la phrase: « Je m'y connais, je suis fils de maître! » — et voilà tout Le Bas.

Il vous l'a dit tout à l'heure: il dépensait comme il travaillait. Il menait grande vie, un train royalement bourgeois; généreux, insoucieux comme un artiste qui se sent l'argent au bout des doigts; sans enfant et n'ayant rien à prévoir, logeant et défrayant sa mère, soutenant le père et les sœurs de sa femme, faisant fortune tous les jours, jetant l'or à ses goûts, ne résistant point aux tentations, à un beau tableau, à une rare gravure, aimant donner, acheter et voir le fond de sa bourse; brouillé avec les chiffres de l'ordre, ne comptant point avec le gain, parfois surpris par l'échéance d'un billet; alors il enfermait son créancier, mettait la clef dans sa poche, courait emprunter chez un ami, et rendait à l'homme du billet la liberté et son argent. Le plaisir, les distractions emplissaient ses loisirs; il aimait le théâtre de tout son esprit, fort assidu à la Comédie-Française, sachant les pièces nouvelles et parlant des choses et du monde de la comédie en connaisseur, en amateur, en vieil ami. «.....*Ce 10 janvier 1746..... l'on a joué le Temple de la Gloire à Versailles, où on a fait*

des dépenses dignes d'un roi plein de goût comme le nostre ; on a fait 400 habit à 800 (1) pièces et nombre d'autre dépense. C'est M. Voltaire qui a composé les parol et Rameau la musique ; et à Paris, à l'Opéra l'on dit que la musique est de Voltaire et les paroles de Rameau ; on l'a mesme retiré pour i faire quelque changement apparemment. M. le duc de Chartres est venu à la Comédie françoise ; et les commédien représentèrent quatre petites pièces, les plus jolies du théâtre françois, savoir : la Pupille, la Surprise de l'amour où mademoiselle Grandval joua comme un amour de dix-sept ans, l'Esprit de contradiction et l'Oracle où nostre chère mademoiselle Gosin fit des merveil. Ils firent 3,000 ce jour-là (1). »

La musique charmait encore Le Bas, et, s'il n'avait la chère Gosin à la comédie, il avait chez M. Crozat les concerts les plus délicats et les plus fines régales d'oreilles, ces concerts immortalisés par quatre coups de crayon de Watteau ; que dis-je ? il était lui-même un virtuose. Il s'était appris tout seul le violon et quelques airs ; et de cette main agile et légère, et faisant sur le cuivre des merveilles de souplesse, il démanchait d'une fort bonne grâce, et surtout il préludait ! il était à préluder le premier violon de son siècle. Il arriva que le concert, tardant un soir chez M. Crozat, Le Bas se mit à préluder. M. Crozat court l'embrasser : « Ah ! monsieur Le Bas, que je suis enchanté de la découverte ! vous

(1) *Archives de l'art français*, par M. de Chennevières, 1854.

allez remplacer mon premier violon. » Le Bas accepte. Comme la salle était au rez-de-chaussée, il complotait de sauter et de se sauver au dernier moment. Enfin le violon arriva, et Le Bas fut sauvé.

Le Bas, dans tous ces agréments, dans ce plaisant emploi de son humeur, de son argent et de son temps, allait d'honneurs en honneurs. Il avait la gloire, la mode, des commandes à ne plus les compter, et l'atelier le plus rempli et le mieux garni de Paris. Sous ses ordres travaillaient à sa fortune une douzaine de jeunes gens qui entouraient sa gaieté de leur rire; de joyeux apprentis qu'il payait sans regarder, et qu'il corrigeait avec un mot, un geste, une mine, mieux qu'avec une dissertation. « Vous méritez bien que je vous embrasse, » était la punition d'un mauvais dessin, d'une mauvaise planche; et l'embrassade narquoise disait tout ce qu'elle voulait dire. Bonne pension, bonne école; en sorte que les élèves arrivaient de tous côtés, de Paris, de la province, de l'étranger. L'entrée dans la maison de M. Le Bas était une promesse de talent, une assurance d'avenir. Le patron ne s'épargnait pas, et voulait que chacun *piochât le cuivre* comme lui; mais, le travail fini, Le Bas menait la bande s'égayer; et la bande folle, en croupe sur des rosses louées à quelque porte de la ville, galopait vers les verdure de Nanterre: le court et ramassé Le Bas ferme sur ses étriers; derrière le Bas, Riolet le nez entre les deux oreilles de son cheval; puis Eisen drapé dans l'ampleur d'une longue redingote comme un chevaucheur

tranquille de Berghém. Et pourquoi est-elle perdue cette plaisante habitude du peintre de tourner, dans le récit familier, sa plume en crayon, de mettre un peu de son esprit dessiné au travers de sa vilaine écriture, de faire pour ses amis un vivant et caricatural journal de sa vie, une illustration toute amusante et toute vraie, au courant du trait, de ces fragments de mémoires au courant de la plume? Le Bas n'avait garde d'y manquer, et quand, l'hiver, une estrade pour les violons improvisée, il y avait danse dans l'atelier démeublé, le crayon spirituel et pocheur de Le Bas griffonnait sa replète personne faisant vis-à-vis à mademoiselle Le Bas en belle robe Pompadour, et son élève Lemire, et ses élèves mesdemoiselles Chenu, et madame Le Bas dans son fauteuil, et M. Robert assis derrière par terre côte à côte avec le chien de la maison. Et Le Bas n'a pas oublié les deux vieilles bonnes qui enterreront le ménage : elles regardent curieusement à la porte (1). Ils étaient vraiment une famille, le maître et les élèves; famille en laquelle entraient tour à tour Aliamet, Bacheley, Cathelin, Chenu, David, Duret, Ficquet, Gaucher, Godefroy, Guibert, Elmann, Julien, Laurent, Lemaire, Lemire, Lemoine, Longueil, Malœuvre, Martinasie, Masquelier, Moreau jeune, Née, Riland, l'Écossais Strange. Et je ne compte pas les amateurs, Blondel d'Azincourt par exemple, et le comte de Caylus. Et j'oublie le jeune Cochin s'é-

1) *Portrait: inédits d'artistes français*, par M. de Chennevières; 1855, 1856,

chappant tous les jours de chez son père au grand matin, gagnant en deux heures le petit écu pour ses menus plaisirs, et retournant auprès de son père qui croyait lui faire commencer sa journée.

De cette maison de Le Bas, de ce collège rieur et studieux, quelle belle envolée de talents nouveaux à chaque année nouvelle ! Mais l'école n'oubliait point ses élèves partis. Les absents n'y avaient pas tort, et le maître restait l'ami de ses anciens élèves. Si loin de la rue de la Harpe que le hasard les jetât ou que la patrie les réclamât, il les aimait et les conseillait, les rappelant de cette voix pleine de séductions, de promesses et de caresses dont il rappelait le Suédois Rehn : « *Les fréquente lettres que je vous ay ecrite est pour vous engagé à venir vous établir à Paris. Vous scavé que c'est un bon pais ; il a dans la graveures à présent beaucoup d'ouvrage et de dessins à faire fort bien payéz s'il étoit question de vous déterminé à i venir et que vous me donniez votre parol je feray tout mon possible pour vous procurer tous les agrement que vous merité, car il me semble que les graveures qu'il à faire en votre pais n'est pas capable de vous occupé, à Paris vous sçeriez sur de gagnez un millier d'écue par anné et l'on peu avec cela s'i maintenir. Ne delibéré pas si vous m'en croiez à moins que vous ne puissiez faire mieux, c'est par l'amitiez que je vous ay toujours porté que je vous donne ce conseil croiez en un vray amie. J'atend l'honneur d'une de vos reponse à cette egard mais ne tardé pas s'il vous plait, vous scavé que l'on ayme beaucoup messieurs les suédois surtout ceux qui ont du mé-*

rite; vous scavé que les talent ne brille pas partout, mais en France ou il a beaucoup d'amateur et qui se conoissent en mérite; vous scavé comme vous étiez fêté icy. Ainsie cessé votre paresse à écrire, ne refusé pas de faire icy votre fortune; je vous promest dans la graveures pour six anné d'ouvrage affaire et un grande quantité de dessins pas d'apres de fort belles choses; vôtre bon amie Fiquet se prepare d'avance à vous bien recevoir; tous vos amis vous donne le mêmes conseil, suivé le votre et taché qu'il se rapporte au nôtre et suis de tout mon cœur. Votre meilleur amie J. P. le Bas. Ce 9 may 1751.

« Seulement nôtre Normant Lemire gagne par jour ses dix-huit livre. Il a pour une petite figure de bout qu'il fait en six jour cent livre. Le temps a bien changé depuis que vous etiez à Paris. »

Jacques-Philippe Le Bas était né à Paris le 8 juillet 1707, sur la paroisse de Saint-Barthélemy. Il était le fils unique d'un perruquier et de Françoise-Étiennette le Cocq. Le maître perruquier, qui devait laisser de son sang à son fils, mangea la petite fortune de sa femme et la laissa veuve avec son privilège pour tout bien. La veuve le loua 150 livres. Comment elle nourrit et éleva le petit *Jacquot*, devenu bientôt espiègle comme un diable, Dieu seul l'a su. La pauvre femme, tant bien que mal, lui apprit ses lettres, en cela fort aidée par les écrivains et enseignes de la ville de Paris; et quand le petit *Jacquot* eut quatorze ans, quand il fut de taille et de

force à gagner son pain, la mère le mena un matin à la friperie, l'habilla des pieds jusqu'à la tête, puis : « Jacquot, — lui dit-elle, — tu connais ma position, voilà tout ce que je puis faire pour toi. » Et la mère et le fils sortant de la friperie s'en allèrent chacun de leur côté. La mère retrouva plus tard un fils qui ne l'avait pas oubliée, et qui l'honora et la remercia jusqu'à son dernier jour.

Un graveur des plus obscurs, Hérisset, fut le premier maître de Le Bas ; mais les estampes de Gérard Audran, de la Belle, de Callot, prirent presque aussitôt la haute main sur cette vocation qu'Hérisset ne guidait guère et guidait mal. Le Bas fut saisi d'une fièvre de travail, d'une rage de dessin dont rien ne le détournait, et que des passions vives ne pouvaient distraire. Les travaux, les connaissances, les connaisseurs, les applaudissements vinrent à Le Bas, à ses efforts, à son courage. Crozat lui donna à graver la *Prédication de Saint Jean* et la *Charité romaine*, deux planches que le public reçut avec enthousiasme, les regardant comme un retour à la grande école du siècle précédent. Le succès encouragea Le Bas à se présenter à l'Académie. Malheureusement pour Le Bas, l'Académie exigeait, en 1730, pour la réception d'un graveur, la gravure de deux portraits d'académiciens. Le Bas n'avait pas l'habitude de ce genre. Il eut beau se faire aider de ses élèves, les portraits du peintre Cazes et du sculpteur Le Lorrain, et Le Bas furent refusés. Sur cette sévérité, des indignations éclatèrent dans l'Académie, et Dumont

le Romain dit à ses confrères : « Eh ! bien, mettez-lui un porte-crayon dans le c., il dessinera mieux que vous tous. »

A trois ans de là, Le Bas vit par rencontre une belle demoiselle, majestueuse de taille, blanche, rose, éblouissante, avec de grands traits réguliers et la peau incomparablement fine. Le Bas avait alors vingt-six ans. Il suivit, s'informa. La jeune fille n'avait en dot que son teint de santé et son port de déesse. Le Bas épousa Élisabeth Duret. Le Bas, en se mariant, « fit du jeune homme. » Il donna dentelles, diamants et belles robes. Le lendemain de la noce, plus d'argent. Le Bas, sans mot dire, prend tous les cadeaux dans la forme de son chapeau et court les vendre. « Ma bonne amie, — fait-il rapportant les écus, — j'ai vendu les parures, mais j'ai de l'argent, je vais acheter des cuivres, prends patience. Je ne te demande que le temps nécessaire pour graver quelques planches et les mettre au jour, et je te promets de te rendre avec intérêt ce dont je te prive aujourd'hui. » Et Le Bas tint parole.

Le Bas et madame Le Bas faisaient un ménage trop bien assorti. Le Bas était vif, madame Le Bas était plus vive que lui. Le Bas grondait, madame Le Bas grondait plus fort. Madame Le Bas eût aimé le gouvernement, Le Bas détestait la tyrannie. Il était brusque, elle était impatiente. Il était entier, elle était entêtée. Il était tout feu, elle était toute flamme ; tous deux prompts à revenir. C'étaient deux orages mariés ensemble ; un ménage bruyant, brouillé, des

querelles étourdissantes et des bouderies que ni l'un ni l'autre n'avaient la force ni le désir de porter longtemps ; point de paix, mais à tout moment des trêves, des ruptures, le pied de guerre, des embrassades, des cris, des larmes et des larmes séchées, — de la joie dans tout cela. Ils prirent avec les années l'habitude de se maintenir en santé de cette façon. Le Bas semblait Socrate avec Xanthippe, maintenant son droit d'une seule parole contre toutes les paroles d'Élisabeth : « Mamour, vous oubliez que vous parlez à votre maître ; » et se tournant vers ses élèves : « Messieurs, prenez bien garde de ne pas causer à madame Le Bas de révolution : elle se purge. » Les élèves ne riaient pas trop haut, parce que la tracassière madame Le Bas était, au bout de tout, la meilleure des femmes, d'une simplicité paysanne, bienfaisante sans fracas, la providence et la garde-malade de l'atelier, et qu'il y en avait parmi eux qu'elle avait consolés, et veillés, et sauvés.

Mais elle était une maîtresse femme, ne craignant personne et répondant à tout le monde, qui se fût nommée devant le Roi tout aussi haut et tout aussi net que devant Voltaire. Elle entre chez une actrice du Théâtre-Français pour lui demander des billets. Voltaire était dans un fauteuil, tout occupé à faire la leçon à la voix de la tragédienne. Elle l'appelle, il fait le sourd. A la troisième fois, elle s'approche de lui, le prend par le bras et l'appelle encore en le saluant d'une profonde révérence. « Que me voulez-vous ? — Deux billets d'amphithéâtre pour votre tra-

gédie. — Qui êtes-vous, madame? — La femme de Jacques-Philippe Le Bas, graveur du Roi. — Comment, des billets d'amphithéâtre, — dit Voltaire un peu honteux, — pour la femme d'un de mes confrères? Je vous enverrai, madame, des billets de première galerie. » Une autre fois, elle fit taire Voltaire. A la Comédie, près d'elle, Voltaire avait pris querelle avec Rousseau, l'auteur du *Journal encyclopédique* de Bouillon. La toile était levée. « Qui êtes-vous? criait Voltaire. — Rousseau. — Quel Rousseau? le petit Rousseau... » Madame Le Bas se leva de toute la hauteur de sa taille : « Si vous ne vous taisez pas, — dit-elle à Voltaire, — je vais vous donner un soufflet. » La salle rit, et Voltaire s'enfuit.

Les aventures de madame Le Bas avec Voltaire n'étaient rien auprès de ses aventures avec les fiacres. Elle en avait, de sa main dégantée, souffleté réellement un qui s'obstinait, contre sa recommandation, à mettre sa roue dans le ruisseau. Un autre la ramenant le soir de chez sa sœur, d'auprès de la place des Victoires, parée et en diamants, l'égarait dans des rues désertes. Bien doucement, madame Le Bas baissa la portière du devant du carrosse. Elle tira bien doucement les longs cheveux du cocher, et les entortillant autour de son bras jusqu'à la racine : « Où me mènes-tu? — Chez vous, madame. — Crois-tu que je ne m'aperçoive pas que tu me trompes? Marche, je ne te quitterai qu'à ma porte. » Madame Le Bas cependant continuait à user de fiacres, sortant presque tous les matins. Le Bas

devint rêveur, puis prenant son parti, résolu à voir et à savoir, au prix de la confiance de ses soupçons à tout son atelier : « Messieurs, — dit-il à ses élèves, — quand madame Le Bas priera un de vous d'aller lui chercher une voiture, l'on en amènera deux. L'une avancera jusqu'à la porte, et l'autre attendra au coin de la rue. » Madame Le Bas demande une voiture ; Le Bas se jette dans la voiture du coin de la rue, en robe de chambre, pantoufles et bonnet de nuit, et ordonne de suivre. Le fiacre s'arrête à Belleville. Le Bas se précipite. Le portier refuse de le laisser entrer. Le Bas se nomme et tempête, mais d'une colère si grande et d'une voix si forte que le maître de la maison donne ordre de l'introduire, le fait expliquer, lui ouvre toute la maison et toutes les portes. Le Bas ne vit rien, rentra chez lui en robe de chambre, tout crotté, trouva son dîner froid, sa femme au logis, et ne dit mot. Le fiacre s'était trompé. Il avait perdu le fiacre de madame Le Bas et en avait suivi un autre. C'en fut assez pour dégouter Le Bas du métier de jaloux.

Le Bas, d'ailleurs, en avait-il le droit ? Galant de nature et de tempérament, il entretenait avec « une jeune personne très-sage » une liaison à laquelle manquait le contrat, et ne manquaient point les enfants. Sa femme ne lui donnait pas d'héritiers : il lui vint de sa maîtresse un fils et une fille. Le père fut si heureux que le mari s'oublia ; et quel bruit quand madame Le Bas apprit que M. Le Bas avait fait baptiser publiquement le garçon sous son nom !

Madame Le Bas parlait de s'inscrire en faux contre l'acte de baptême et de demander sa séparation de corps et de biens. Descamps, l'ordinaire juge de paix du ménage, s'interposa. Il adoucit madame Le Bas ; il la décida à la patience, au pardon, au dévouement. Madame Le Bas eut le cœur assez haut pour se charger des deux enfants de son mari. Le garçon mourut : elle le pleura. La fille fut mariée avec une bonne dot ; et madame Le Bas parut fermer les yeux sur l'argent que le père continua à lui envoyer.

Ces chagrins étaient passés. Le Bas était vieux, partant fidèle. Madame Le Bas ne faisait plus guère que prêcher en faveur de l'économie, contre les « folies » de son mari. Ils s'étaient résolus à être heureux, se querellant encore. Ils s'aimaient comme ils s'étaient toujours aimés, en dépit d'eux, de leurs grands et de leurs petits torts. Madame Le Bas mourut.

La fortune de Le Bas, sa prospérité et son contentement moururent avec madame Le Bas. Le chagrin prit le cœur de Le Bas. Sa gaieté s'éteignit. Les ennuis l'assaillirent. La maison du bas de la rue de la Harpe, vis-à-vis le *Soleil d'Or*, la maison du faïencier à la *Rose rouge*, la maison qu'il habitait depuis quarante-huit ans fut vendue ; il lui fallut quitter ces murs tout pleins de sa vie. La ménagère n'était plus là. L'argent s'enfuyait. La gêne et la détresse entraient pour la première fois au logis. La maladie de madame Le Bas avait coûté ; le déménagement ruina.

L'entreprise des figures de l'*Histoire de France* traînait par les lenteurs de Moreau; les fonds ne rentraient que lentement et par petites parties. Le Bas jetait tout dans cette œuvre dernière, la garde-robe de sa femme, et son argenterie et ses propres bijoux, se dépouillant et disant : « Je ne tiens plus à rien de tout cela. Je vendrai tout ce que j'ai si j'y suis forcé, mais je veux me réserver une épreuve de chacune de mes planches, de quoi prendre une voiture pour me conduire à Bicêtre, et de quoi faire planter sur ma route des poteaux sur lesquels je ferai coller toutes mes estampes, afin que les passants s'amusement et plaignent leur auteur. »

Le 1^{er} du mois de février 1782, Le Bas travailla encore. Le lendemain il se mettait au lit. Le curé de la paroisse vint pendant qu'il était malade; les deux vieilles domestiques dirent que leur maître dormait. Le curé annonça qu'il reviendrait le lendemain matin. Le Bas se fait habiller en redingote, s'assied sur un canapé, le coude sur un oreiller, et dès qu'il aperçoit le curé, toussant fortement : « Vous voyez, Monsieur, j'ai un assez bon creux. » Et tout de suite, sans lui laisser le temps de parler : « Vous êtes bien avec monseigneur l'archevêque. Ne pourriez-vous pas, Monsieur, le déterminer à prêter à l'un de mes élèves, pour le graver, un superbe tableau de..... que j'ai vu plusieurs fois dans les salles de l'archevêché? Le jeune homme dont je vous parle a beaucoup de talent, et la planche qu'il graverait d'après ce tableau suffirait pour sa fortune. Indépendamment de ce

qu'elle le ferait connaître, il pourrait vendre tant d'épreuves avant la lettre, à tel prix aux marchands, et tant aux particuliers, au quart en sus du prix marchand, ce qui lui produirait la somme de..... qui, jointe à celle de..... pour... épreuves de même sorte au prix particulier, formerait un capital de..... Vous voyez, monsieur le curé, que ce serait un joli début pour un jeune homme. » Le curé fut trompé sur l'état du mourant. Il se retira. Le soir, il revint encore et offrit son ministère à Le Bas, au cas où il n'aurait placé sa confiance en personne. Le Bas nomma le curé d'une paroisse voisine de la sienne qui confessait ses deux vieilles domestiques. Se tournant vers l'une d'elles, les cérémonies faites : — « J'avais demandé ton confesseur, — lui dit Le Bas, — dans l'espoir d'avoir quelque répit. Tu vois comme on arrange ton pauvre maître. On lui fait faire son devoir *presto*. » Puis faisant approcher un de ses amis : « Mon ami, le curé de ma paroisse compte peut-être sur un enterrement de douze à quinze cents livres, mais je vous prie de vous charger de tous ces détails, et je déclare que j'ai toujours mieux aimé voir un pauvre homme vêtu de neuf, avec un bon chapeau sur la tête et de bons souliers aux pieds, que de penser qu'il y aurait plus de trois prêtres à mon enterrement. »

Son caractère ne l'abandonna pas. Il mourut presque en plaisantant la mort. La veille de son dernier jour, deux de ses amis étaient auprès de lui : « Je veux me coucher, » — dit Le Bas. On le porte. Arrivé

devant son lit, il s'y jette à plat ventre en travers. Jugez de la peine pour le relever, des frayeurs, des efforts! A peine remis dans son lit, encore tout suffoquant : « Elle est bonne, la niche! » murmure Le Bas avec le dernier de ses sourires. Le lendemain, sur les trois heures, il dit : « Voici l'édifice qui s'écroule! » Et à trois heures et demie passées, comme il répandait un bouillon en le buvant, croyant que c'était la faute de la domestique qui le faisait boire : « Tu ne peux pas me donner un bouill... » Il était mort.

Le Bas avait ramassé quelques tableaux, des dessins, nombre de bonnes estampes qui avaient été les amies et les conseillères de son burin. Ce petit cabinet et son fonds de planches gravées étaient toute sa fortune. Dans ses planches gravées, Le Bas s'était habitué à voir une rente prête pour sa vieillesse, une ressource à portée de la main, quand les yeux n'iraient plus. C'était son œuvre et aussi l'œuvre commune de ses élèves, l'histoire de son talent et des talents formés autour du sien. Il l'entretenait et l'accroissait chaque jour. Que de planches dans ce monde de cuivre lui avaient valu des craintes, des inquiétudes, des ennuis, des chagrins, d'horribles embarras d'argent! Ces figures de l'histoire de France qui avaient mis dans la main de Moreau tant de son argent durement et laborieusement conquis, ces figures avaient pris sur ses nuits, entamé sa santé, hâté la maladie, appelé la mort. Mais que faire? il les aimait

ainsi qu'un père de maudits et bien-aimés garçons qui lui coûtent beaucoup. Vainement ses amis lui répètent que c'est embarras, charge, argent mort; qu'il sera, tout ce cuivre converti en bel argent sonnant, et libre, et riche, et plein d'aise, et maître de son repos; Le Bas répond toujours: « Oui, oui, au retour de la paix. » — La guerre devait durer plus que lui.

Au mois de décembre 1783, la vente de Le Bas eut lieu. D'abord passa aux enchères un pauvre petit choix de quatorze tableaux choisis dans cette école hollandaise que le graveur affectionnait. Le Bas n'avait qu'une copie de Téniers. Mais il avait de Vernet les *Pêcheurs fortunés*. Il avait de Chardin deux curieux tableaux. Le Bas était lié avec Chardin. Il appréciait fort sa modestie et répétait souvent le mot qu'il tenait de lui: « La peinture est une île dont j'ai côtoyé les bords. » L'un des deux tableaux représentait un chirurgien portant du secours à un homme blessé dans la rue; il est entouré de la garde qui écarte une foule de curieux et fait place au commissaire. Les notes de notre catalogue disent qu'il fut acheté par Chardin, sculpteur, neveu du peintre, parce qu'il crut y retrouver tous les portraits des principaux membres de sa famille pris pour modèles par son oncle. Et les *Mémoires inédits des membres de l'Académie royale de peinture* nous apprennent que c'est la fameuse enseigne qui fit connaître Chardin de Paris et de l'Académie. Joullain disait le tableau « fait au premier coup, de la touche la plus savante

et d'un piquant effet. » Le neveu de Chardin l'eut pour 100 francs. Pour l'autre, le prix auquel le paya Le Bas est une charmante histoire. « M. Le Bas, ayant été visiter M. Chardin dans son atelier, fut enchanté de ce tableau. Comme il témoignait son désir d'en devenir propriétaire : « On peut s'arranger, — lui dit M. Chardin, — tu as une veste qui me plaît fort. » M. Le Bas ôta sa veste et emporta le tableau. Ce tableau — un lièvre mort que guette un chat — savez-vous ce qu'il se vendit ? Neuf livres douze sous. En dessins, il y avait, de Moreau, le beau dessin de la Revue du Roi à la plaine des Sablons (1), dessin destiné à faire pendant à la Revue de la maison du Roi au Trou d'Enfer. Le Bas l'avait acheté, pour le graver, 600 #, promettant en outre deux douzaines d'épreuves. Les épreuves non livrées, Moreau avait demandé à la succession 480 # comme dédommagement. Le dessin ne fut vendu que 610 #. Le beau dessin du Trou d'Enfer de Lepaon n'atteignit que 96 #. Cent dix-neuf dessins exécutés par Moreau pour l'histoire de France, payés chacun par Le Bas 96 #, n'étaient vendus que 993 #. Sur ce lot, la succession perdait 10,431 #. Il tombait pendant cette vente une neige effroyable. Comme toutes choses, les ventes ont leur fortune.

Vint le tour des planches gravées. Si l'on ne savait que la peinture de Téniers couvrirait deux lieues de terrain, l'on croirait, en regardant l'œuvre de Le

(1) Ce dessin, le plus important de tous les dessins de Moreau, fait aujourd'hui partie de ma collection.

Bas, tout l'œuvre du Hollandais traduit par le Français, tant Le Bas a été attaché et dévoué à ce peintre de son choix, tant il lui a donné de ses heures et de son cuivre, à ce maître auquel il voulait dans son enthousiasme élever un mausolée de marbre. Et d'un tel amour, et d'un tel goût, il s'appliquait à ses bambochades, que la comtesse de Verrue, qui lui prêtait ses tableaux, s'écriait : « Ah ! Téniers, quel dommage que tu n'existes plus, ou que Le Bas n'ait pas existé de ton temps ! » Aussi il avait appris, suivi, épié, saisi son Téniers ! Il le savait sur le bout de son doigt ; il le perceait, il le voyait sous le masque. Le propriétaire des *Œuvres de miséricorde* l'avait promené dans plusieurs chambres remplies de tableaux, Le Bas baptisant chaque toile à première vue. A la chapelle, le propriétaire lui montrant le tableau du maître-autel lui jeta un nom, croyant l'embarrasser. Le Bas sans hésiter nomma son maître. La planche non usée de ces *Œuvres de miséricorde*, et la planche de *l'Enfant prodigue*, dont l'imprimeur en taille-douce Gayant avait imprimé une épreuve sur vélin, exposée à la vente, pour que le public jugeât du mérite des deux cuivres, furent vendues ensemble 2,000 ^{fr}. La troisième et la quatrième fête flamande montèrent à 1,804 ^{fr} ; la planche du *Retour à la ferme*, de Berghem, à 1,974 ^{fr} 19 sous.

Et cependant l'admiration de madame de Verrue s'était trompée, comme s'était trompé le goût de Coypel qui avait fait doubler par Crozat le prix des deux gravures faites par Le Bas d'après Véronèse et

Mola. Le Bas trahissait par un agrément convenu, plat et terne, le style et la pompe des Italiens, comme il voilait sous la peine et l'ennui du travail la verve et l'accent hollandais. Il manquait de la grandeur et de la sévérité historiques, du souffle du xvii^e siècle. Le burin de Le Bas était de son temps et de sa patrie. Il était tout français et doué et doté pour son siècle. Il était, il est resté le popularisateur et le confident des maîtres contemporains, magistral dans l'aimable, sérieux dans le familier, libre, chaud, galant, vivant, heureux, caressant les chairs, chiffonnant le satin et les sourires, apaisé, pacifié, gras et carré dans les intérieurs et les choses bourgeoises, toujours solide, ferme jusque dans la grâce, digne de Chardin, digne de Watteau.

Que se vendaient ces planches françaises? La *Toilette du matin* et l'*Économe* de Chardin, 100 ^{fr}. La *Bonne éducation* et la charmante planche de l'*Étude de dessin*, 34 ^{fr}. Le portrait de Grandval, par Lancret, 146 ^{fr} 19 sous. Le Bas avait aussi gravé du Greuze, mais à contre-cœur. Le Bas n'aimait pas Greuze. Il demandait qu'on punît son orgueil retiré sous la tente et boudant les Salons, par l'exposition perpétuelle de son mauvais tableau de réception. Greuze pourtant avait la vogue. La planche des *Écosseuses de pois* était achetée 264 ^{fr} par Esnault et Rappilly, et l'*Enfant gâté* 371 ^{fr} par Alibert. Le libraire Lamy acquérait, au prix de 751 ^{fr}, cent cinq épreuves d'une vue de Saint-Pétersbourg qui avait été une grande tribulation dans la vieillesse de Le Bas, et une

bruyante querelle dans le *Journal de Paris*. Il s'agissait d'une vue de la citadelle et du port de Saint-Pétersbourg, peinte par Le Prince, que Le Bas avait gravée sans son agrément. Quoique le tableau ne lui appartînt plus, et qu'il eût reçu plusieurs épreuves de Le Bas, Le Prince, d'un naturel malingre et chagrin, s'emporta. Le Bas est accusé d'avoir manqué à son jeune confrère, en débitant avec l'estampe une explication faite par un voyageur *tout nouvellement arrivé de Russie*. Le Prince qui était plus nouvellement encore arrivé de Russie que le voyageur de Le Bas, et qui de plus y avait été, eut facilement raison de la relation imaginée. Le Bas répliqua de ce ton gai et plaisant dont sa colère usait : Le Prince revient à la charge, furieux cette fois, ne ménageant ni le talent ni la vieillesse de Le Bas, l'accusant de mille choses, et d'avoir allongé son ciel, et de l'avoir compromis dans les fables de son voyageur. Le Prince finissait par le rappel de l'article 8 de la déclaration du Roi, donnée à Versailles le 15 mars 1777, défendant de faire paraître aucune estampe sous le nom d'aucun des membres de l'Académie sans sa permission, ou à son défaut, sans la permission de l'Académie. Le Bas, qui avait peut-être agi à la légère, se réfugia dans sa dignité, et manda fièrement à Le Prince qu'il y avait plus de vingt ans qu'il connaissait les lois de l'Académie quand lui, Le Prince, y avait été admis, et qu'il venait trop tard pour lui apprendre ses devoirs.

Après les planches de Greuze, les planches les

plus chères de l'école française furent la *Récompense villageoise* et l'*Ancien port de Messine*, de Claude Lorrain, payés par Campion 640 ^{fr}. A cette *Récompense villageoise* se rattache une anecdote qui donne à voir le soin des catalogues du xviii^e siècle et la longue mémoire des conservateurs d'alors. Le Bas avait emporté le Claude Lorrain du Louvre. Il le gravait sans hâte, à petits coups, au coin du feu, le laissant pour courir au plus pressé. Un long temps s'était écoulé, un assez long temps pour que le jour où Le Bas rapporta la *Récompense villageoise*, le garde la refusât, affirmant à Le Bas qu'il se trompait et que le tableau n'avait jamais appartenu à la galerie du Roi. « Eh bien, monsieur, — lui dit Le Bas, — le Roi profitera de mon erreur; si, comme vous le dites, le tableau n'est pas à lui, je le lui donne. » L'Académie réparait, à cette vente, l'injure faite à Le Bas. Les deux planches des portraits de Cazes et de Le Lorrain, sur lesquelles elle l'avait refusé en 1730, étaient acquises par elle.

Une mauvaise action d'un ancien élève de Le Bas signala cette vente. Depuis longtemps Moreau désirait exploiter par lui-même les figures de l'histoire de France dont il avait fourni les dessins. Il savait bien que l'âge de Le Bas ne lui permettrait pas de pousser l'ouvrage à sa fin; aussi traînait-il les dessins, comptant les jours et attendant. Le Bas mort, Moreau crie et fait crier partout qu'il ne continuera les dessins de l'histoire de France à aucun prix. A toutes les vacations, même serment. Le matin de la

vente des planches, Moreau va trouver le libraire Lamy, et le prévient que sachant son projet d'enchérir, il ne veut pas lui laisser ignorer qu'il ne fera plus un dessin. Lamy lui demande s'il a le projet de surenchérir. Moreau lui répond que non; qu'il est trop surchargé; qu'il n'achètera qu'autant que la chose se vendra à bas prix. On met l'ouvrage sur table. Les libraires et les marchands sont sous le coup de la menace faite par Moreau de ne plus livrer de dessins. Lamy seul couvre les enchères d'un inconnu; mais il se laisse gagner au découragement et à la crainte de ses confrères. Et le nom de Moreau est jeté par cet inconnu à l'huissier-priseur comme adjudicataire. Moreau devenait propriétaire pour 8,960 # de 154 planches gravées dont 5 n'avaient pas encore servi, de 5,598 épreuves, dont 2,352 avant la lettre, et de 959 épreuves d'eau-forte.

Une conduite toute différente fut celle de Cochin. Cochin avait gravé les ports de mer de France en société avec Le Bas. Aux termes de l'acte de société, Cochin pouvait prendre la moitié des planches appartenant à Le Bas d'après l'estimation d'académiciens experts. Sa délicatesse se refusa à l'usage de son droit. Cochin ne voulut pas qu'on soupçonnât ses confrères de l'avoir favorisé. Il doubla la première enchère de prisée, et n'obtint qu'au prix de 9,251 # les huit planches des ports de mer qui avaient appartenu à son ancien ami.